

l'on peut bien ternir son blason, et laisser la longue kyrielle de ses ancêtres se voiler la face de désespoir ! C'est l'aveu que fait presque en ces termes la duchesse Sophie dans sa correspondance avec son frère, l'Électeur Palatin. Ces princes allemands pouvaient bien se vanter de la noblesse de leur race, mais il y avait une noblesse qui leur manquait : celle des sentiments !

IV

Le mariage eut donc lieu et, le 2 décembre 1682, Sophie-Dorothée unissait son sort à celui de son cousin, George-Louis, « ce brave prince », comme l'appelait tout à l'heure Madame qui n'en parlera pas toujours aussi avantageusement, même quand elle s'adressera à la mère. Pour Éléonore, ce mariage ne lui souriait aucunement, on le conçoit, et elle s'y serait volontiers opposée, car elle prévoyait que sa fille ne pourrait être que malheureuse avec un mari sournois, brutal, débauché ; mais sa situation dans la maison de Brunswick, bien qu'elle fût maintenant reconnue, même par Ernest-Auguste et Sophie, duchesse de Zell et par conséquent princesse régnante, ne lui permettait pas de faire prévaloir son avis.

A la veille du mariage, Madame, qui connaît les sentiments de sa tante, se garde bien de lui faire de longues phrases ; ayant à lui écrire (24 nov. 1682), elle se contente de ces simples mots, et encore à la fin d'une lettre où elle l'a entretenue de tout autre sujet :

Cependant, j'ai encore à vous parler de quelque chose. à savoir du mariage de votre prince aîné. Je sais bien quelle sera votre inquiétude ; vous vous imaginez que je vais articuler un tas de sottises plaisanteries ; eh bien, non, Je vois, par votre exemple, que les événements une fois accomplis, il n'y a plus qu'à en parler de la manière la plus favorable ; aussi, sur ce sujet, je me bornerai à dire que je souhaite à Sa Dilection le prince beaucoup de plaisir et de bonheur, et cela pour une longue durée ; à vous et à l'oncle un contentement éternel, et pour le reste, je suivrai le proverbe français : « Comme le perroquet de M. de Savoye, il ne disoit mot, mais il n'en pensoit pas moins. »

On verra dans l'article suivant par quelle catastrophe se termina le mariage conclu sous d'aussi tristes auspices, quelles en furent les conséquences, et ce que contient à ce sujet la correspondance de Madame, qui avait alors retrouvé la parole et n'était plus comme le perroquet de M. de Savoye.

GUILLAUME DEPPING.

LE CHIEN DU PASTEUR

Nouvelle.

Le pasteur restait là, solitaire dans la demi-obscurité d'une fin d'après-midi d'hiver, point noir sur la longue et blanche étendue de la jetée. Devant lui, à l'endroit où, trois mois auparavant, à son entrée en fonctions, les grosses eaux l'avaient salué si fièrement, s'étendait maintenant une surface rigide et glacée, grise et silencieuse, couverte d'un suaire gris, silencieux et rigide, gris sur gris, silencieux dans le morne silence, auprès de la jetée, brillante, sous son moelleux manteau de neige.

Le pasteur soupira ; aussitôt il toussota avec embarras comme s'il avait honte de ce soupir. Le pasteur était très jeune. La terre et le ciel s'étendaient, vastes et déserts, devant ses yeux.

A pas lents et comme à regret, il revenait de l'embarcadère du bateau à vapeur où il avait conduit sa mère. Celle-ci, veuve d'un pasteur, demeure là-bas, à Amsterdam, et au milieu des criaileries de cinq petits enfants, cherche, vainement toujours, le moyen de venir à bout de sa besogne.

Après avoir, au logis, fait pour les petits un arbre de Noël pas bien riche, mais orné et illuminé avec amour, elle était partie en toute hâte pour aller passer le dernier jour de fête auprès de son fils aîné, le chéri de son cœur. Elle lui avait apporté un gâteau et sa tendresse, le tout formant une masse compacte.

Il était pasteur depuis trois mois seulement, et déjà ses illusions commençaient à se dissiper. Sa mère avait patiemment écouté ses plaintes, puis lui avait répété qu'il était jeune et devait apprendre.

— Je suis chargée de t'annoncer un cadeau de la part des enfants, dit la petite femme maigre et pâle, tout occupée à remettre en état la garde-robe plus que modeste du pasteur. Le cadeau arrivera ce soir et te dédommagera un peu de mon départ.

Le pasteur murmura quelque chose où il était question « d'extravagances » et s'informa de la santé d'Adrien, le plus jeune frère, qui avait une coxalgie et dont le cadeau de Noël avait consisté, l'année précédente, en une consultation coûteuse d'un professeur de Leyde et en un sondage douloureux de la blessure.

— Le docteur prétend que le petit va on ne peut mieux, expliqua la mère dont le visage rayonnait ; dans un ou deux ans il boitera un peu, voilà tout.

— Il ne pourra jamais lutter de vitesse avec Néron, dit le pasteur.

— Il n'aura pas non plus l'occasion de le faire, dit la mère d'un ton un peu mystérieux.

Néron était un chien de chasse noir ; lorsqu'il était âgé de quelques semaines seulement, le pasteur, — alors étudiant, — l'avait sauvé d'une noyade certaine en se jetant lui-même bravement à l'eau.

* * *

Après le départ de sa mère le jeune ecclésiastique se promena quelque temps le long de la jetée. Il avait ce matin même fait sa première prédication de Noël ; il avait parlé de paix et de concorde. Et à présent, pendant cette promenade, il songeait aux divisions, aux haines farouches qui déchiraient ce petit village. Il y a trois mois encore il aurait cru impossible que dans une agglomération de douze cents individus, y compris les femmes et les enfants, l'envie, la jalousie, la malveillance pussent sévir avec une pareille intensité.

Y compris les femmes, oh, oui ! Il se perdait dans d'amères réflexions, tandis que lentement il poursuivait son chemin et que la neige grinçait sous ses pas. Il y avait par exemple les Doyerfield, gros bonnets de l'endroit, pénétrés de leur importance sociale, eh bien ! les deux familles n'échangeaient plus une parole depuis que, voilà vingt-cinq ans déjà, John Doyerfield, par bravade, avait eu l'idée de rosser son neveu. Ces gens étaient d'une piété admirable et fréquentaient assidûment l'église. Les chevaux d'argent de Peter Doyerfield faisaient pendant, **aux jours de communion, aux cheveux de neige de John Doyerfield. Leur querelle était l'essence même et l'orgueil de leur vie.**

Et puis il y avait le boulanger Jan Blass, qu'on soupçonnait de vendre à faux poids et qui, en conséquence, était toujours en bisbille avec la justice de son pays ; les Hockmann, qui détestaient seulement leurs voisins (dont le nombre se montait à quatre) et les Bartel, qui étendaient leur haine à tout le monde sans exception. Beaucoup de membres de la communauté avaient la douce habitude de transformer en affaire d'État une question d'une valeur d'au moins deux sous. Et puis il y avait le receveur de contributions, près de l'église, qui bornait sa haine à ceux qui fréquentaient l'église, à cause d'un droit de barrière obstinément contesté par eux.

Le pasteur s'était aveuglément mêlé à toutes ces querelles, prenant parti tantôt pour celui-ci, tantôt pour celui-là, tant qu'enfin il dut bien se rendre compte qu'il était en guerre ouverte avec la paroisse tout entière.

Jan Blass avait déclaré qu'il ne mettrait plus les pieds à l'église parce que le nouveau pasteur avait parlé avec mépris de « l'origine ». Teerling, le contrebandier en gros, avait refusé de souscrire pour le fonds des pauvres, parce qu'on avait élu pour diacre un des Doyerfield et non son propre fils, et la veuve

de Nicolas Hockmann, la plus venimeuse de toutes les vieilles femmes, avait tancé vertement et publiquement le prédicateur qui osait dire en chaire « que tous les hommes pouvaient être sauvés », faisant ainsi du Tout-Puissant une marionnette dont le pécheur n'avait plus qu'à tirer le fil.

Le pasteur soupira derechef, mais cette fois il oublia de toussoter. Il passait en ce moment devant une petite maison blanche aux volets verts, située à la limite extrême du village.

— Il faut oser, il le faut aujourd'hui, se dit-il à mi-voix. Quel poltron je suis ! Ils ne peuvent, après tout, me rendre plus malheureux que je ne le suis déjà.

Il s'avança par un étroit sentier bordé de rhododendrons desséchés et tira la sonnette dont le drelin criard et inhospitalier eut pour résultat de faire paraître une créature tout angles et lignes droites, vivante image d'une cruche de vinaigre.

— Mademoiselle Kezia Vandonderboom ? demanda le pasteur.

— C'est mon nom, répondit la vieille fille d'un ton pincé ; je le trouve, ne vous en déplaise, tout aussi bon qu'un autre.

— Puis-je entrer ? reprit le pasteur.

— Si vous voulez !...

Dans la chambre, près du poêle, était assise M^{lle} Jemina. Elle ressemblait étonnamment à M^{lle} Kezia ; la seule différence entre les deux sœurs était que Jemina était toujours assise, par la bonne raison qu'elle était paralysée, tandis que Kezia était toujours en mouvement, parce qu'elle avait le diable au corps.

— Je voudrais m'entretenir avec vous au sujet de cette chaise à l'église, dit le jeune pasteur après les politesses d'usage.

M^{lle} Kezia, d'un geste impérieux, lui enjoignit de ne pas dire un mot de plus.

— Inutile d'insister... Peine perdue... Nous conserverons nos deux chaises tant que nous vivrons.

— Vous connaissez pourtant la situation, plaida le pasteur. Isaac Bartel et sa femme n'ont plus paru au service divin depuis Pâques parce que leurs deux enfants qui ont été confirmés à cette époque n'avaient pas de chaise à eux. Il ne reste plus dans toute l'église une seule place libre et depuis des années les vôtres demeurent inoccupées.

Le pasteur se tut ; ce qu'il disait là était si simple, si logique !

— Nous conserverons ces places tant que nous vivrons, répéta M^{lle} Kezia, et M^{lle} Jemina approuva d'un signe de tête.

— Et vous ne viendrez plus jamais à l'église ? demanda le pasteur d'une voix déjà moins assurée.

— Ma sœur Jemina ne peut pas y aller, puisqu'elle

est paralysé, répliqua aigrement Kezia ; et moi, je n'irai pas, parce que vous prêchez des doctrines arminiennes. Jemina irait volontiers, si elle pouvait, car elle est arminienne.

— Vous convenez donc vous-même... balbutia le pasteur.

— Je conviens d'une seule chose, s'écria Kezia d'une voix qui passa de l'aigu au suraigu ; c'est que nous payons six gulden par an et qu'en janvier prochain nous les paierons ponctuellement pour la dix-septième fois. Cela fait cent deux gulden. Et pour tant d'argent nous n'aurions pas droit à deux malheureuses chaises ! nous devrions les céder à ces Bartel dont vous prenez le parti en toute occasion.

Alors le pasteur, lui aussi, haussa le ton, car il était exaspéré : — Je ne prends pas le parti des Bartel ; je dis que votre opiniâtreté va sans doute susciter des conflits nouveaux et que « malheur à celui par qui le scandale arrive » !

— Oui, mais ces paroles sont adressées au berger et non aux brebis, glapit M^{lle} Kezia en poussant presque le jeune homme à la porte. C'est là un avertissement sévère pour tous les pasteurs. Vous êtes jeune, très jeune, trop jeune, mais un jour, Dieu le voulant, vous répéterez avec une contrition profonde : « Malheur à celui par qui est arrivé le scandale ! »

Un brouillard glacé enveloppait le paysage crépusculaire tandis que le pasteur reprenait à grands pas le chemin du logis. Il eut un frisson en passant devant la mesure de Bran Stass le savetier (sur-nommé la terreur du village), d'où sortaient des jurons, des refrains avinés, des exclamations obscènes. Et lorsqu'il passa devant la respectable demeure du respectable John Doyerfield aux cheveux de neige, il frissonna de nouveau.

Dans le village, conformément à une antique coutume, la cloche de l'église sonnait presque sans interruption pendant la fête de Noël. Le jeune homme prêta l'oreille à ces sons mélancoliques.

— La paix et la concorde, murmura-t-il. Enfin, la faute n'est pas à moi...

Au loin, le presbytère se détachait sur le fond neigeux. Pauvreté, tristesse, solitude !

A la porte, se trouvait sa servante, épiant son retour avec anxiété. Sa mère avait tout récemment engagé cette femme pour lui. Le rôle d'une telle personne est d'être vieille, laide, opiniâtre et revêche ; celle-ci remplissait son rôle dans la perfection.

— Monsieur le pasteur ! cria-t-elle de sa voix de crécelle sitôt qu'elle l'aperçut, monsieur le pasteur, il est arrivé pour vous une horrible bête, dans un panier. Et si c'est vrai, ce que l'homme disait, que c'est votre mère qui vous a envoyé cette histoire, eh bien, vrai, je n'aurais pas cru ça d'une femme

qui me semblait à première vue avoir du bon sens.

Le pasteur l'écarta du geste et passa dans la maison.

— Je suis presque morte de froid, continua la vieille en le suivant. Je n'osais pas rester dans la maison avec cette créature ; pensez : si elle était sortie de son panier ! mais, rien que les hurlements et les gémissements, ça suffit pour vous glacer le sang dans les veines. Ah ! il y a aussi une lettre...

L'écriture lourde et maladroite du petit frère Adrien était aisément reconnaissable :

« Cher frère, nous t'envoyons « Néron ». Nous nous passerons de lui, car la famille est déjà assez nombreuse. Et puis nous ne pouvons pas le garder car, à partir de l'année prochaine, il y aura un nouvel impôt de cinq gulden sur les chiens et alors, dit maman, nous devrions en tout cas le vendre. »

Cette lettre, écrite par le petit garçon paralysé, était contresignée par toute la famille.

— Donnez-moi un couteau, Mina !

— Attendez que je me sois enfermée dans la cuisine ! s'écria la vieille épouvantée en voyant que son maître se disposait à couper la ficelle.

Ses craintes étaient justifiées, car à peine le couvercle du panier eut-il été soulevé, que le grand chien noir se faufila par l'ouverture à peine assez large pour lui livrer passage, bondit sur le pasteur, le renversa et, dans l'excès de sa joie lui lécha frénétiquement les mains puis le visage.

— Néron ! s'écria le jeune homme, Néron, Néron, Néron !

Ce fut tout ce qu'il put dire en ce moment.

II

L'année nouvelle était déjà vieille de quatre mois. Elle avait secoué son linceul de neige et souriait à la vie.

Le cabinet de travail du pasteur avec ses rideaux rouges et son feu clair avait un aspect de confort et d'intimité presque familiale. Sur le tapis était étendu Néron, le nez entre les pattes de devant. Devant le bureau, la tête appuyée sur la main, le pasteur était assis et songeait.

A plus d'un point de vue la vie était devenue pour lui plus facile. Non pas qu'il lui fût plus facile de s'entendre avec les gens ou qu'il eût trouvé le moyen de les mater dans une certaine mesure, mais il croyait les mieux comprendre et cette idée lui faisait grand bien. En toute humilité il travaillait pour le Seigneur, et Néron l'aidait dans cette tâche en lui tenant fidèlement compagnie.

A ce moment le chien ouvrit la gueule en un bâillement formidable ; le pasteur leva la tête et, saisi d'un accès de gaminerie trop longtemps comprimé,

il se jeta à quatre pattes sur le tapis et commença avec Néron une bataille en règle.

Un coup frappé à la porte arrêta net leur élan juvénile. Le pasteur s'arracha vivement aux embrassades du chien et remit un peu d'ordre dans sa toilette. Il aurait donné gros pour savoir si sa chevelure ne ressemblait pas trop à un buisson d'épines, lorsqu'il cria : Entrez !

— John Doyerfield demande si vous êtes visible pour lui ? s'informa Mina qui, par principe, n'accordait à personne le titre de « monsieur ». Mais il ne passera pas le seuil s'il n'est assuré que le chien est enfermé à clef.

Et là-dessus elle jeta un regard venimeux à Néron qu'elle haïssait du fond du cœur. Le chien rampa servilement sous le bureau.

— Va dans la chambre à coucher, Néron, et ferme la porte derrière toi, ordonna le maître. L'animal obéit.

L'entretien fut court, mais, selon toute apparence, il fut très, très orageux car lorsque le respectable John Doyerfield quitta le presbytère, son noble visage, sous ses cheveux de neige, avait le coloris plutôt vif du coquelicot, et quand le pasteur alla rendre la liberté à sa bête, il était blanc comme son col.

— Néron, vieux frère, je crois qu'ils t'en veulent autant qu'à moi-même, dit-il en secouant la tête à son compagnon qui le regardait fixement de ses grands yeux noirs et doux. Tu as un vilain nom, Néron, ça ne t'empêche pourtant pas d'être une bonne pâte de chien !

Après ce discours il offrit à Néron son souper devant lequel la bête fit la petite bouche, comme d'ailleurs depuis quelque temps devant tous ses repas, si délicats qu'ils fussent.

Tout à coup le pasteur se sentit pris d'une inquiétude indéfinissable. Néron n'avait plus ses allures d'autrefois : il était abattu, parfois grognon. Le maître étudia avec plus d'attention l'expression démoralisée de la physionomie du serviteur qui était couché là les membres sans ressort, les yeux éteints, les oreilles pendantes.

— Je voudrais bien savoir s'il a le mal du pays, s'il regrette les autres, se dit le pasteur. Je n'en serais du reste pas trop étonné... Impossible pourtant de le renvoyer là-bas : une bouche inutile à nourrir et puis... la fatale contribution !

Ses pensées soucieuses l'oppressaient au point qu'il sentit le besoin d'aller respirer le grand air.

— Viens ! s'écria-t-il en se précipitant au dehors et courant à qui mieux mieux avec le chien dans la direction du village jusqu'à ce qu'enfin il se souvint qu'il était pasteur !

Il s'engagea dans une ruelle latérale et arriva à la maison du docteur, une mauvaise bicoque jaune sa-

fran. Le docteur était un vieux garçon jovial, au nez bourgeonné, un sceptique, du reste et le seul être humain avec qui le pasteur pût échanger une parole amicale.

— Bon Dieu, ce n'est que vous ? s'écria le bonhomme qui, assis devant un grog, se leva lentement dans sa robe de chambre usée pour saluer le pasteur qui était entré comme un ouragan. Je croyais déjà qu'il y avait une jambe cassée ou une indigestion chez les Doyerfield, — une affaire d'au moins dix gulden...

— Docteur, pouvez-vous voir si le chien est malade ? demanda laconiquement le pasteur.

— Non pas ! nous autres médecins nous n'entendons rien aux animaux. La bête n'est pas comme l'homme, faite à l'image de Dieu ; ce n'est pas vous, théologien, qui prétendrez le contraire ?

— Examinez pourtant Néron, je suis très inquiet.

Aussitôt le docteur redevint sérieux et avec l'aide du pasteur iltâta le pouls du patient, examina le blanc des yeux et la langue.

— Rien de grave, dit-il ; le moral un peu attaqué ; je vais lui prescrire une potion qui remettra tout en ordre. Mais... voulez-vous qu'en un mot je vous dise la vraie vérité. Le chien devient vieux et hargneux comme la plupart d'entre nous. C'est là une maladie contre laquelle on n'a pas encore découvert de remède.

— Vieux ? hargneux ? répliqua le pasteur avec une nuance d'irritation dans la voix. Il est tout jeune et a un caractère angélique : il n'a même pas encore mordu Mina !

Le docteur considéra l'homme puis l'animal, de ses petits yeux clignotants et railleurs.

— Mon ordonnance est bientôt formulée, dit-il : changement d'air.

— Que voulez-vous dire ? s'écria le pasteur qui sentait la moutarde lui monter au nez.

— Changement d'air, oui, parce que je crois que le climat marin ne lui vaut rien du tout. Envoyez-le... hé, ma foi, envoyez-le où vous voudrez !

Le pasteur allait se mettre en colère, mais songeant que la colère est tout à fait déplacée chez un homme de paix et de douceur évangélique, il sortit vivement. Le docteur se rassit devant son grog :

— Jamais on ne devrait donner de conseils, grommela-t-il ; et pourtant, c'est là le métier du médecin. Pauvre pasteur, il a des oreilles et il n'entend point ; il faudra bien pourtant qu'il finisse par entendre.

Le pasteur, le lendemain matin, s'éveilla de fort méchante humeur. L'esprit plein de sombres pensées il arpentait son petit jardin quand soudain une ombre s'interposa entre lui et le pâle soleil d'avril. Il leva les yeux et aperçut M^{lle} Kezia Vandonderboom.

— Excusez ! je voudrais me faire payer le prix de

ces poulets, dit M^{lle} Kezia d'une voix qui cingla le pasteur comme d'un coup de cravache.

— C'est ma femme de ménage qui s'occupe de ces choses, répondit la ministre avec une certaine hauteur. Mais depuis que je suis ici je n'ai pas encore eu de volaille.

M^{lle} Kezia devint verte de colère.

— Vous me prenez donc pour une marchande de comestibles? Dieu merci, nous n'avons pas besoin, Jemina et moi, de vendre de poulets. Ce qui ne veut pas dire que je suis disposée à laisser étrangler mes poulets par votre sale bête, sans exiger de dommages.

— Néron? s'écria le pasteur, troublé; Néron étrangle vos poulets?

— Votre chien, enfin; sais-je, moi, comment s'appelle cet ignoble réprouvé? Pourtant je m'étonne que vous, un ministre du Seigneur, donniez à votre chien le nom de ce tyran de Babylone...

— Je paierai le dommage, dit le pasteur en soupirant. La vue d'une pièce jaune apaisa comme par enchantement M^{lle} Kezia :

— Ah! Monsieur le pasteur, dit-elle, secouant la tête; je vous avais averti pourtant de vous garder de cette pierre d'achoppement et de scandale. Si vous vouliez m'écouter, vous lui mettriez une balle dans la tête à votre... Hérode.

Il la conduisit poliment jusqu'à la porte du jardin. Puis il siffla Néron. L'abord fut assez peu cordial. Le maître regardait le chien, le chien examinait le sable de l'allée.

— Néron! dit le pasteur, je voudrais savoir ce que tu as vraiment sur la conscience en fait de poulets. Les choses iraient mieux si je t'appelais... saint Paul par exemple? Mais alors si tu ne faisais pas honneur à ton nom, j'en serais, moi, pour ma courte honte.

Néron remua la queue d'un air gêné et contrit. Alors le juge sentit sa sévérité fondre en lui comme une giboulée de neige sous une éclaircie de soleil. Il se pencha vers le criminel et embrassa sa grosse tête noire aux poils ras.

III

Il y avait de l'orage dans l'air. Une force irrésistible poussait le pasteur vers le village où l'attendaient les conjurés. Il prit le chien avec lui, fermement résolu, pour l'avenir, à l'enfermer ou à le surveiller de près.

Quand il passa dans la grande rue, les gens le suivirent d'un regard malveillant, et du doigt se montrèrent le chien en se chuchotant toute sorte d'horreurs à l'oreille. Donc il était désormais mis au ban du village parce qu'il avait l'audace de vouloir, dans sa solitude, conserver un ami; donc on lui posait un

ultimatum : le sacrifice de sa tranquillité ou de sa dignité? Eh bien, l'on verrait; il était pasteur, oui, mais il était homme aussi, et l'on verrait!

Soudain des cris perçants et d'effroyables blasphèmes le tirèrent de sa rêverie. Où était Néron? Le chien avait disparu...

Il retourna vivement sur ses pas. Devant une des mesures était rassemblée une foule très excitée au milieu de laquelle le pasteur pénétra. Une créature aux vêtements en désordre, aux cheveux ébouriffés, les joues malpropres sillonnées de larmes, était à genoux par terre et serrait contre sa poitrine un marmot en haillons et noir comme un ramoneur. Un chœur de voix stridentes servait d'accompagnement aux vociférations de la mégère.

Le pasteur reconnut Mic Stass, la femme du savetier ivrogne, au moment même où celui-ci s'avancait en écartant brutalement la cohue féminine.

— Il a mordu l'enfant? s'écria le savetier ne se possédant plus de fureur. Laissez-moi passer, que je règle son compte à cette rosse de chien ou à son maître. Ah! ah! vous voilà, vous! poursuivit-il d'un ton un peu moins violent en apercevant l'habit noir du pasteur; votre chien a mordu mon enfant; pour un peu il l'aurait tué! Eh bien, je vous le dis : la première fois que je le trouve sur mon chemin, je l'écrabouille!

— Vous ne ferez pas cela, répondit le pasteur avec une douceur tranquille. Laissez-moi voir ce que je puis faire pour l'enfant.

Le gamin était blessé, mais pas grièvement. Il avait poursuivi le chien à coups de pierres et le chien l'avait mordu.

Le flegme du pasteur, qui pouvait passer pour de la crainte, avait rendu au braillard toute son audace.

— Je le tue... comme un chien, après vous avoir cassé mon bâton sur les reins, pasteur de mon cœur, rugit-il.

— Silence, ivrogne! s'écria le pasteur d'un ton hautain en croisant les bras sur la poitrine. Ne vous avisez pas de toucher du bout du doigt à moi-même ou à mon chien!

— Ah! ah! vous n'avez pas peur quand vous avez votre démon de chien derrière vous! Sans lui vous n'oseriez pas seulement ouvrir le bec!

Tandis que l'homme parlait, le pasteur sentait Néron se presser tout tremblant contre lui. Il conduisit la bête dans un réduit inoccupé, non loin de là, l'y enferma et revint à son poste.

— Voilà, dit-il, et maintenant à nous deux, Bram Stass.

Le ton froid et l'allure résolue du pasteur mirent cette fois une sourdine à l'ardeur belliqueuse du savetier :

— Faites excuse, monsieur le pasteur; c'était pas

dans l'intention de vous causer de la peine, mais quand un homme aime ses enfants comme je les aime...

— Alors il boit tout ce qu'il gagne, interrompit brusquement le pasteur et complétant la phrase à sa façon. Il réfléchit une minute qui sembla longue à la foule écoutant avec un recueillement profond, curieuse de connaître le dénouement de l'affaire. Il reprit enfin avec un regard de défi à l'adresse de son adversaire qui semblait représenter le village tout entier :

— Si j'éloigne mon chien, c'est que je le veux ainsi ; par les menaces on n'obtient rien de moi. Et pour que cela soit bien entendu, je vais vous poser mes conditions, Bram Stass. Le chien partira avant la fin de la semaine, mais vous prendrez l'engagement de venir dimanche prochain à l'église sans avoir bu. Ça va-t-il ?

— Ça va, ça va, répondit le savetier d'un air bougon ; mais quelle assurance aurez-vous que je tiendrai parole une fois que vous vous serez débarrassé du chien ?

— On peut être un fanfaron et un ivrogne sans cesser d'être un homme d'honneur ; et vous me prouvez que vous l'êtes, j'en ai la conviction.

Il alla vers le réduit et rendit la liberté au chien. Arrivé au presbytère, il s'enferma dans son cabinet de travail et resta là longtemps, la main sur la tête luisante de Néron, sans faire attention aux appels désespérés de sa servante, lui criant à travers la porte que le dîner était servi.

Le soir, quand au bord de l'eau solitaire les ombres se firent de plus en plus longues, le pasteur se dirigea avec Néron à travers le village vers le quai d'embarquement.

Les gens accouraient sur le seuil de leur porte pour les voir passer. Le pasteur ne regardait ni à droite ni à gauche, évitant de saluer ; le chien trotta la tête basse, la queue entre les jambes.

— Tu as fameusement parlé, tout de même, dit à Bram Stass un de ses compagnons de cabaret. J'ai bien vu qu'il avait une peur de tous les diables... et du reste ce n'est pas étonnant.

Le savetier se tourna avec un juron terrible vers son interlocuteur :

— Ferme ça, Jan Bock, ou je t'enfonce ta langue dans la gorge !

Le petit bateau accosté au quai était déjà sous vapeur. Le pasteur parcourut la jetée contre laquelle les vagues venaient lentement se briser. Il avait télégraphié en Frise, à un ami qui désirait se procurer un chien de garde. Il mena Néron à bord, mais n'eut pas le courage de lui faire ses adieux. Il savait que le chien avait tout compris.

Là-bas, dans le lointain immense, le bateau pour-

suivait son invariable course. Le ciel lourd, gris comme du plomb, semblait s'abaisser toujours davantage sur l'eau morne et plombée.

Le pasteur restait là, immobile sur la digue.

Et tout à coup dans le grand silence du soir éclata un hurlement sinistre, lamentable, qui n'en finissait plus...

MAARTEN MAARTENS.

(Traduit de l'anglais, par André NOËL.)

LIVRES NOUVEAUX

M. Marcel Prévost : *Dernières Lettres de femmes*.

M. Marcel Prévost est un écrivain dont on entend dire : « Celui-là connaît les femmes ! » Et ce sont des femmes qui disent cela : d'où, sans plus ample examen, les uns concluent que M. Marcel Prévost connaît vraiment très bien les femmes et les autres qu'il ne les connaît pas du tout. C'est aller trop vite en besogne, et il serait bon de substituer à ces jugements *a priori* une opinion motivée.

Seulement, ces temps-ci, M. Prévost nous a fourni les pièces et documents, le dossier le plus complet que nous puissions souhaiter, en publiant ses *Lettres de femmes* : la troisième et dernière série vient de paraître (elle a atteint, en un mois, sa trente-cinquième édition).

L'écrivain a voulu, cette fois, que les femmes nous parlent directement, sans que nulle pensée étrangère vint s'interposer entre elles et nous ; en des pages arrachées à leur journal intime, en des lettres adressées à l'idéale amie à qui on ne cache rien, elles nous livrent, sans réticences, les plus secrets mouvements de leur âme. Quelle forme littéraire serait plus digne de tenter un auteur féministe, et sur quelle autre sorte d'ouvrage pourrait-on le juger mieux ?

Rare bonne fortune, et dont il faut au moins tenter de profiter.

*
* *

M. Marcel Prévost ne nie point qu'il existe des êtres de loyauté et de pure tendresse parmi les femmes. Il nous en présente de telles — quatre ou cinq — en ce dernier livre. Mais ici comme en ses autres œuvres, les honnêtes femmes font un peu l'effet de parentes pauvres. Elles errent, gênées, presque furtives, avec la peur de faire tache, dans la foule brillante des « femmes coupables ». A celles-ci l'écrivain consacre le meilleur de son attention et l'on pourrait, d'un seul coup, classer ses héroïnes, en plaçant à sa droite celles qu'il excuse et à sa gauche celles qu'il accuse.